

DES HYDRES DE MAI AU SOLSTICE DE JUIN...

Il s'agit maintenant de dépasser l'anecdote! Les hydres de mai ont donné naissance à des résumés nombreux et hâtifs, qui ont sacrifié aux pittoresques faciles et aux réminiscences historiques, sans vraiment aller au fond des problèmes dont la révolte des étudiants, comme la grève générale avec occupation d'usine ne furent que des interprétations circonstanciées et aujourd'hui chacun sent bien qu'il n'est plus possible de se contenter d'analyses à fleur de peau et que cette révolution qui fut d'abord une révolution de l'esprit doit être étudiée dans sa profondeur si l'on ne veut pas que son apport se noie dans le quotidien,

Ce qui caractérise les mouvements de mai et de juin, c'est d'abord leur spontanéité qui surprit tous les partis, toutes les associations de droite comme de gauche y compris l'organisation anarchiste, c'est leur aspect insolite, inconcevable, diront certains analystes chevronnés. Bien sûr depuis quelques mois l'agitation estudiantine préoccupait le gouvernement qui cahin-caha construisait de l'extérieur une réforme de l'université qui ignorait les préoccupations des étudiants et qui ne tenait que relativement compte de celles des enseignants par ailleurs collés à leur routine, à leur hiérarchie, à leur autorité, en un mot à leur caste véritable classe intellectuelle dans la nation, comme aux avantages substantiels, matériels et moraux qu'elle leur procurait.

Malgré cette inquiétude, qui s'était traduite par une valse des ministres de l'Éducation nationale, personne n'imaginait que ce mouvement contestataire puisse dépasser le cadre traditionnel, personne n'imaginait qu'il puisse être le détonateur qui mettrait à feu la lourde machinerie revendicative des ouvriers des usines. L'explosion sociale qui fut le fruit de la révolte universitaire surpris tous les groupes politiques. Les organisations syndicales qui pourtant par vocation sont les éléments de mesures de la tension dans les entreprises, furent les premières étonnées voir effrayées par l'insurrection de l'esprit et du travail, qui coulait à travers le pays sans rencontrer d'obstacles.

En marge de tous les groupes sociaux spécialisés, empêtrés dans le lien doctrinal, une économie nouvelle se développait, les éléments d'une structure de pensée, distinct se tissait, un homme nouveau naissait à une vie politique et sociale différente. Une vie sociétariaire s'élaborait qui ne voulait pas être simplement une prolongation mais une version profondément remaniée du lien matériel et moral qui permet aux hommes de cohabiter. Brutalement la réalité explosait au grand étonnement des docteurs chargés de veiller au chevet des classes exploitées pour les mener à maturité sans heurts excessifs. Naturellement depuis les élections présidentielles, le monde du travail oscillait autour des revendications traditionnelle donnant deci-delà un coup de patte sans grande conviction, destiné à les mettre en lumière, à les faire avancer, en tous cas, à justifier ses prétentions et à rappeler sa présence, mais rien de tout cela ne dépassait le ronron coutumier de l'agitation sociale à la fois provoquée, orientée, freinée par les grandes centrales syndicales pleines de «sagesses» et qui avaient perdues toute confiance dans la grande aventure révolutionnaire qui dans le rôle et dans la douteur, est seule à pouvoir accoucher de civilisations toutes neuves.

La révolte de mai, comme les occupations d'usines, ont pris en flagrant délit de légèreté et d'incompétence des docteurs politiques et sociaux qui s'étaient arrogés le privilège du diagnostic et l'exclusivité du traitement. Le tumulte les trouva désarmés, essayant leurs vieilles pétoires rouillées par l'inaction, afin de détourner, de canaliser, de s'approprier l'événement de façon à la faire coïncider avec le dogme et l'utiliser à leurs propres fins. Devant le contenu de la révolte de l'esprit ils échouèrent complètement, mais leurs métiers, les tripatouillages révolutionnaires auxquels ils se livrent depuis vingt ans, le contexte économique, la solidité de leur appareil leur permirent de rattraper du bout des doigts un prolétariat qui leur échappait. Ils ne purent d'ailleurs mener à bien cette tâche essentielle pour leur avenir, que parce que leur intérêt de clans politiques ou sociaux correspondaient avec celui de la société bourgeoise et de ses dirigeants. Tacitement

et malgré les pantomimes politiques auxquels ils se livreront pour amuser le tapis, ils mirent en avant cette arme qui de tous temps a démobilisé les révoltes: les élections: ÉLECTION TRAHISON - ÉLECTION PIÈGE À CONS. Jamais peut-être ce mot d'ordre sorti de la poitrine des jeunes conscients d'être dupés, ne fut plus significatif! La grande famille mettait de côté ses divisions internes pour sauver la société de confort que la jeunesse des universités et des usines prétendaient abattre.

NANTERRE!

Tout commença à Nanterre. Parmi les étudiants dont l'action devait aboutir au mouvement du 22 mars, il y avait les jeunes que nous connaissions bien, qui avaient été chez nous ou à côté de nous et qui nous avaient quitté en claquant les portes. Les mois ont passé et aujourd'hui il faut faire un effort pour saisir dans le détail ce qui nous a séparé. Mais le détail a-t-il de l'importance? Le détail n'est jamais qu'un aspect d'un état d'esprit global. Disons que les jeunes anarchistes du groupe de Nanterre, qui je le rappelle était un groupe d'étudiants à l'intérieur de la faculté, sans rapport constant avec les jeunes ouvriers anarchistes, avait un point commun avec toutes les jeunesses politisées de l'université que celles-ci se réclament des partis communiste, socialiste, trotskyste et j'en passe. Elles rejetaient le mouvement adulte, son interprétation théorique des situations, ses méthodes tactiques. Elles rejetaient les «*appareils*» même lorsque, comme chez nous les «*appareils*» étaient une simple vue de l'esprit.

En un mot, elles donnaient l'impression que l'idéologie dont elle se réclamait lui appartenait de droit et que les anciens qui la détenait étaient des usurpateurs qu'il fallait à tout prix chasser. Et c'est à cet instant qu'on a pu dire, même si les choses sont moins simples, qu'il existait une révolte totale de la jeunesse contre les adultes et que cette révolte se faisait sentir dans toutes les classes de la société. Qu'il y ait de solides raisons à cette critique générale de la jeunesse, de toute la jeunesse communiste, anarchiste, catholique et même réactionnaire contre les adultes, c'est certain. Mais cette position globale de la jeunesse des universités, qui, par ailleurs, conservait le compartimentage idéologique des adultes, avait forcément d'autres causes. Ces causes sont multiples. Les plus simplistes vont du défoulement à l'extérieur de la cellule familiale jusqu'à la démagogie imbécile des politiciens sur les vertus de la jeunesse. Mais il en est d'autres. Parmi celles-là on peut citer les structures économiques nouvelles et les nécessités techniques qui dirigent vers la connaissance mais aussi vers la gymnastique intellectuelle des centaines de milliers de jeunes gens qui autrefois étaient dans les usines aux prises avec des problèmes différents, ce qui crée à la fois un désir d'expérimentation à l'extérieur de l'école, de réflexions théoriques comme de solutions pratiques, qui mûrissent plus vite à la faculté qu'aux manivelles d'un tour.

Une autre des causes de cet état d'esprit c'est la constatation de l'échec d'une génération à régler ses problèmes sociaux. Non pas que notre génération est plus échouée qu'une autre, mais la connaissance que possède aujourd'hui la jeunesse lui permet de juger plus rapidement de cet échec qui fut celui de toutes les précédentes générations et qui sera la sienne dans la mesure où à travers l'évolution des mondes, les réalisations restent en retrait des projets et que de toute manière aux projets accomplis d'autres viendront s'ajouter, les remettant en cause avec la prétention saine de les améliorer en les transformant

Enfin, peut-être et cela dépasse le cadre politisé de la jeunesse universitaire, la prolongation de la scolarité mais aussi le renouvellement constant de la matière a doté la jeunesse d'un «*bagage*» philosophique, culturel, technique inconnu ou mal connu des parents en tous cas de la génération précédente qui lui confère une suffisance qui n'est pas toujours justifiée. Mais dans ce cas là, lorsque la charnière entre le savoir des uns par rapport aux autres aura sauté et que les liaisons se seront faites par le nivellement des scolarités, le problème de la différence des connaissances entre génération s'atténuera. Enfin, il existe un caractère propre à l'université et commun aux élèves comme aux professeurs, même lorsqu'ils ne s'en rendent pas bien compte, même lorsqu'ils le nient, même lorsque faisant leur nuit du 4 août, ils refusent de devenir des éléments d'une classe qui continue à exploiter le monde. Ils forment un clan, un groupe de pression, qu'on retrouve dans toutes les avenues du pouvoir spirituel et temporel, que ce pouvoir leur concède des avantages économiques ou pas. Un clan qui, à Paris, comme à Prague, est séparé de la population et plus particulièrement des travailleurs par le milieu. Ils ne sont d'ailleurs en rien coupables de cet état de chose et au mois de mai ils essaieront de secouer le joug, ce qui est estimable, sans grand succès et cela empêchera de combler le fossé qui les sépare des travailleurs. Et nous sommes là, dans cette lutte de l'homme avec son milieu dont l'homme ne sort jamais vraiment vainqueur, mais dont les succès éphémères qu'il remporte en apportant des retouches à ce milieu crée un homme différent qui enchaînera sur l'histoire. En réalité, c'est peut-être le sentiment expliqué ou pas qu'il est destiné à être un notable, avec les avantages que cela comporte et sans que l'on attache à ce qualificatif un sens péjoratif, que l'étudiant, quel que soit

son idéologie et conscient de sa valeur, a été d'instinct porté à cette contestation de l'adulte qui a débordé le cadre idéologique.

Et se sont toutes ces raisons là et quelques autres qui expliquent de l'extraordinaire réussite de Nanterre. Leur rupture avec l'organisation adulte, les heurts que cette rupture avait provoquée et qui tout naturellement les avaient amené à une certaine contestation doctrinale, les rendaient disponibles pour une expérience en marge qui écarterait les schémas qui opposaient les idéologies rivales. Et ce fut exactement ce qui se produisit! Pour les anarchistes de Nanterre et d'ailleurs, mis en condition par un enseignement où le marxisme faisait référence, la partie purement doctrinale, l'opposition entre marxisme et anarchisme déjà contesté lorsqu'ils appartenaient à notre Fédération fut radicalement écartée.

On peut supposer que le cas des étudiants anarchistes de Nanterre fut celui des autres étudiants appartenant aux idéologies différentes qui se disputent le marché révolutionnaire. Le chemin était déblayé. La rupture avec les organisations adultes, l'effacement des oppositions doctrinales qui séparent les différents courants qui se réclament du socialisme, l'espèce d'unité esthétique que leur procurait leur qualité de jeunes, d'intellectuels en puissance, et peut-être pour beaucoup de ceux qui furent les animateurs, le caractère de leurs études sociologiques, philosophiques, lettres, leur laissa le champ libre. C'est de là qu'est né le 22 mars et autour de lui cette unité qui fait encore notre étonnement.

Les anarchistes de Nanterre, comme leurs camarades d'autres idéologies, ont d'ailleurs tort de considérer leur tactique comme originale. Elle n'est rien d'autre sous un phraséologie différente que la tactique du *Front Commun* chère aux communistes et appliquée dans le mouvement syndical et qui consiste au nom de l'unité d'action à écarter tous ce qui divise pour laisser seulement comme mot d'ordre des propositions susceptibles d'être acceptées par tous, avec bien sûr pour arrière pensée de chacun des participants de noyauter pour son propre compte à la faveur des actions engagées.

Il est vrai que finalement l'originalité du 22 Mars devait être ailleurs. A ces groupes d'horizon divers et rassemblés pour une contestation qui devait rapidement déborder l'université, il fallait trouver des propositions révolutionnaires qui conservent à Nanterre son caractère en marge, au-dessus des idéologies partisanses «*animées par des vieux qui les transformaient en querelles personnelles*», et tout naturellement ils furent enclins à les chercher dans le vieux langage, parmi les idées forces qui furent le tronc commun de toutes les écoles du socialisme à son origine. Et c'est de ce retour aux sources, de cette affirmation de leur liberté, de leur autonomie doctrinale et organisationnelle qu'est né ce miracle que personne n'attendait, nous pas plus peut-être que les étudiants de Nanterre, et qui fut le Printemps de l'Anarchie. Si on ajoute la persistance dans le milieu de jeunes intellectuels de l'esprit de Dada et du surréalisme dont la proposition économique fut marxiste, mais dont l'éthique comme l'esthétique revêtit un caractère libertaire, on comprend tout de suite pourquoi de facultés en facultés, de barricades en barricades, Nanterre devait remonter de Saint-Michel, s'engouffrer dans la Sorbonne, avant de se répandre à travers le pays pour venir butter contre les portes fermées des usines.

Mais si la formule, s'unir sur ce qui nous rapproche en écartant ce qui nous divise peut permettre d'étendre un mouvement, nous savons aussi qu'elle empêche ce même mouvement de gagner en profondeur et lorsque l'euphorie des grandes masses confuses, hétéroclites s'est dissipée, qu'il s'agit de construire et qu'enfin écartant les généralités généreuses, il faut déterminer comment on va construire, alors ces masses fondent comme neige au soleil et chacun des participants engagés reprend ses billes. C'est ce qui s'est produit en 1936, c'est ce qui se produit aujourd'hui ou les organisations de jeunesse ont rejoint je ne dirai pas les organisations initiales mais leurs familles d'élection, en construisant sur les ruines du *Mouvement du 22 Mars* des organisations doctrinales de jeunesse dont l'avenir ne sera guère différent de celui des organisations politiques où ils firent leurs premières armes et qu'après avoir quitté en claquant la porte ils s'apprentent à copier afin de se substituer à elles. Bien sûr les circonstances recréeront peut-être des élans d'unité et ces rassemblements éphémères seront aidés par la nostalgie des journées de mai. Mais on ne recommencera jamais deux fois la même chose, même si on construit des luttes révolutionnaires à partir des enseignements de l'histoire. Bien que Daniel Cohn-Bendit m'est affirmé le contraire, je pense que les bénéficiaires de ces journées de mai seront les organisations marxistes-léninistes qui ont su rapidement se reconstituer pour recueillir les fruits, c'est-à-dire pour regrouper les jeunes qui désiraient dépasser la grande fête du printemps pour marcher vers des réalisations pratiques. Mais cela n'a qu'une importance secondaire, car de toute façon, les structures, les vues théoriques, comme l'application pratique du marxisme sous toutes leurs formes sont condamnées et pas seulement par les journées de mai mais par les convulsions qui agitent l'humanité tout entière et enfin de compte les *Journées de mai* ont fait prendre conscience pour la première fois qu'il existait une autre option révolutionnaire et que cette option révolutionnaire, suivant

des lois vérifiées par l'histoire, s'était mise en route et que lentement mais inexorablement elle repoussait vers l'ombre un parti pourri par le parlementarisme, usé par le pouvoir et qui était maintenant sur la voie où s'était engagée la sociale démocratie après la première guerre mondiale, voie qui le mènerait sûrement vers sa désintégration au sein de la bourgeoisie qui l'absorbait comme elle l'avait fait avant lui d'autres partis de gauche à vocation révolutionnaire. Et l'on peut dire que le grand bénéficiaire des journées de mai fut l'esprit anarchiste, même si les erreurs des anarchistes de Nanterre empêchent le mouvement anarchiste d'en tirer tous les avantages pratiques.

L'OCCUPATION DES USINES

Pour réussir il aurait fallu aux étudiants désagréger la Société, ils ont échoué parce qu'ils ont trouvé devant eux un bloc uni, dont les éléments travaillaient chacun dans sa sphère, avec ses moyens et auprès de son public, sans aucune fausse note. La phase dominante de cet accord tacite fut le dialogue Séguéy-Pompidou, rue de Grenelle. Autour d'eux leurs partenaires s'agitaient en vase clos... les étudiants se rendaient aux portes des usines, les travailleurs l'œil rivé sur leur feuille de paie s'impatientaient. Les démonstrations de forces avaient été probantes, déblayées le tapis. Un million de travailleurs derrière le parti communiste, des centaines de milliers de petits bourgeois dans les Champs-Élysées, cinquante milles jeunes entourés de quelques milliers d'ouvriers à Charley. Il est vrai que ces derniers se battaient. Les autres ne voulaient pas se battre. Les jeux étaient faits. L'accord tacite sur les élections allait sceller le pacte conclu entre les clans de la Société, contre la subversion, représentée par la jeunesse qui marchait à l'assaut des Bastilles sous les plis des drapeaux rouges et des drapeaux noirs.

Oui, je sais. Les choses ne sont pas simples. Puis il y a les convenances et les lecteurs s'imaginent mal de Gaulle installé devant Waldeck Rochet et lui expliquant que toutes affaires cessantes, toutes rivalités repoussées à des jours moins sombres, il importait avant tout de protéger la société industrielle qui, communiste comme gaulliste, est une société de classe, que l'agitation estudiantine mettait en danger. Les choses se sont passées autrement, sans contact et propos inconsidérés. D'ailleurs, c'était inutile, cela allait de soi.

Le parti communiste n'est plus un parti révolutionnaire. Certes il veut le pouvoir férocement et il ne fera aucun cadeau à ceux qui l'occupe actuellement. Il installera à leur place, sa propre classe dirigeante. Il changera les structures pour assurer mieux l'emprise du parti. Il distribuera autrement le profit, produit par la société industrielle. Mais il conservera la société industrielle, ses hiérarchies économiques, de fonctions, d'autorité, de prestige. Or, c'est justement cela que la révolution universitaire remettait en cause.

Je n'ai pas encore compris pourquoi le parti communiste et la CGT se sont laissés enfermer dans cette ratière. Le parti communiste avait désapprouvé le mouvement étudiant qui lui échappait, il avait condamné le gauchisme, stigmatisé «*l'aventurisme petit bourgeois des anarchistes*». Nous le verrons par la suite refuser de protester contre la dissolution des groupuscules. Pourtant il va prendre l'initiative de la protestation contre les brutalités policières, convier les autres centrales à s'associer à la grève de 24 heures, à participer à cette manifestation qui jettera de la République à Denfert-Rochereau un million de travailleurs à la tête desquels les drapeaux noirs de la *Fédération Anarchiste* donneront de la couleur. Il commet cette imprudence alors que dans les usines l'action des étudiants créait des remous parmi les jeunes travailleurs, les inorganisés! Que les faibles minorités révolutionnaires trotskystes, ou anarcho-syndicalistes s'agitaient. Il est certain que si le parti communiste avait refusé de participer à cette manifestation, les choses auraient été changées. Bien sûr pour un parti politique qui pratique la démagogie électorale, l'occasion était tentante. Les étudiants bénéficiaires encore de la faveur populaire. Les brutalités policières, leur action en marge des partis, une certaine insolence envers le pouvoir constitué, leur origine bourgeoise vraie ou supposée, un certain nombre de déclarations où le romantisme et la sincérité faisaient oublier les mises en causes sacrilèges leur assurait tous les suffrages. La manifestation fut essentiellement une manifestation électorale. Mais la masse imposante des manifestants, la combativité de la jeunesse dans le cortège sur lequel flottait une forêt de drapeaux rouges et noirs agit comme un catalyseur sur les travailleurs des usines. L'occupation de l'usine de Sud-Aviation où l'action syndicale est animée par des trotskystes et à laquelle collabore quelques anarchistes, déclencha la grève généralisée avec occupation des usines. En bougonnant, brandissant un cahier de revendications effiloché les Centrales Syndicales prirent le train en marche.

L'occupation des usines fut une surprise pour le gouvernement, pour le parti communiste, pour les organisations syndicales et pour les ouvriers eux-mêmes. Ceux-ci au moment de la refonte de la Sécurité Sociale s'étaient contentés d'une protestation timide puis l'affaire était passée dans les mains des responsables syndicaux qui essayaient de sauver ce qui pouvait encore l'être sous l'œil indifférent des masses.

Les vacances approchaient, chacun se préparait pour ce fameux rendez-vous d'octobre qui octroie aux travailleurs une augmentation au pourcentage voisine de ce que le gouvernement est décidé de concéder, il s'agit d'une cérémonie inamovible, entourée de palabres, destinée à sauver la face. Le parti communiste menaçait, le gouvernement promettait, les organisations syndicales donnaient le LA! Non, vraiment rien ne laissait prévoir cette insurrection sociale. Puis ce fut, Matignon, pardon les accords de Grenelle. Dans la discussion deux personnages, Séguy - Pompidou, puis un accord qui sauvegardait l'essentiel, le système social et son gouvernement de classe moyennant quelques avantages économiques qui tout compte fait pouvaient être considérés comme des avances sur ce que le développement du plan aurait permis de donner un peu plus tard. Et grâce à l'assistance de la CFDT et malgré l'indifférence de la CGT, des promesses plus solides et plus riches pour l'avenir, tel la reconnaissance de la section syndicale d'entreprise.

Tout semblait alors devoir rentrer dans l'ordre, qui fait les gouvernements forts, les finances prospères pour les classes privilégiées, les classes travailleuses obéissantes. Il ne restait plus qu'une formalité à accomplir - faire ratifier le protocole de Grenelle par les ouvriers, Séguy choisit RENAULT le bastion métallurgique de la CGT. C'est alors que le drame se noua: les ouvriers de chez RENAULT rejetèrent le protocole. La grève continuait et se durcissait.

Pour le parti communiste l'instant du choix était venu. Les hommes de la Fédération auxquels personne n'avait prêté attention s'agitaient. Le gouvernement désesparé par le rejet des accords de Grenelle et par le refus des étudiants de rentrer en contact avec leur ministre, flottait. C'est alors que Mitterand lança le projet Mendès-France. Les communistes réagirent et proposèrent un gouvernement de gauche avec la participation communiste. L'heure de la vérité était arrivée. Chacun fit ses comptes et la vérité éclata aux yeux de tous!

LE VIRAGE!

La déclaration de Mitterand transforma le climat. L'accord tacite de Grenelle était rompu. Mitterand prenait de vitesse les communistes et par conséquent reniait l'accord de gouvernement, conclu à la suite des élections présidentielles. Pressé par l'initiative de la Fédération, débordé par la rue, le Parti communiste posait le problème d'un gouvernement de gauche avec participation communiste. Il rompait le pacte conclu à Grenelle entre les syndicalistes et le patronat. La réaction du gouvernement fut ce qu'elle devait être. A la rue, de Gaulle opposa la menace de l'armée. L'affrontement paru alors inévitable. Mais il y avait le peuple. Le peuple qui se réclame de la droite comme de la gauche. Le peuple qui ne voulait pas la guerre civile, qui ne voulait pas d'un communiste comme ministre de l'intérieur. Il ne voulait pas d'un sabre. Le peuple après les événements qui l'avait d'abord amusé, puis indigné, puis enfin passionné, était las et avait peur, le peuple voulait la paix. Entre ses pattes il tenait l'os que venait de lui jeter le gouvernement, instinctivement il sentait que la pression des étudiants lui garantissait ses libertés. Que Nanterre et la Sorbonne obligent l'État à la démocratie il était d'accord, mais que cette pression lui amène Marchais au ministère de l'Intérieur, il était contre.

Il faut avoir vécu ces deux journées de vacance du pouvoir avec des notables de gauche, que ce soit des hommes politiques ou des syndicalistes, pour comprendre la terreur panique qui s'empara d'eux. La co-existence avec les communistes dans un gouvernement aucun d'entre eux n'y avait cru vraiment, espérant qu'au dernier moment une opération centre gauche la torpillerait. Et toute la politique de la Fédération avait justement consisté à bénéficier des voix communistes pour être éventuellement dans une position de force pour gouverner avec le centre. Le petit Machiavel de l'Observatoire connaît bien ses classiques. Mais les dés étaient joués. La peur étreignait la gauche, qui voyait déjà se dessiner le coup de Prague. Quel est donc ce militant syndicaliste qui accablé par l'événement, le triomphe de la gauche pour laquelle il avait voté aux dernières élections, qui me disait: «*Nous n'avons plus qu'à adhérer à la CGT et nous taire*». Le parti communiste lui avait été projeté en avant par la conjoncture. Il s'était avancé dans la direction du pouvoir, mais il savait bien que pour lui l'affaire n'était pas simple. Une victoire le mettrait aux prises avec les groupes gauchistes qu'il serait obligé d'éliminer par tous les moyens, une défaite le mettrait à la merci de la réaction qui lui ferait payer chère l'aventure que pourtant il avait refusée et qui lui avait été imposée par les étudiants. Et il faut avoir entendu le ton haineux de cette fripouille de Marchais à la radio pour comprendre le piège où les communistes s'étaient bêtement laissés enfermer. De son côté, le gouvernement mesurait le peu de solidité de l'armée qui conservait contre de Gaulle des rancœurs qui remontaient de la guerre d'Algérie. Puis le bidasse n'était pas sûr. La désobéissance, elle aussi était un souvenir de la guerre d'Algérie.

Ce fut la grande peur des notables, de tous les notables et la solution miracle, les élections, fut accueillie par un immense et universel soupir de soulagement.

Ce soulagement fut celui de la Nation, qui devait bien le démontrer en envoyant au Parlement une majorité de réactionnaires d'une importance telle que nous n'en avons peu d'exemple dans l'histoire. Cette réaction de la peur, le contexte économique et social actuel la rendait inévitable. Mais cette élection, c'est bizarre, fut à la fois une victoire pour la révolution intellectuelle des étudiants car elle fut la reconnaissance par la droite elle-même de la nécessité d'une transformation des structures de pensées et une défaite du Parti communiste lâché par les ouvriers et dont les espoirs d'une prise du pouvoir par la voie révolutionnaire ou par les suffrages sont renvoyés à un avenir imprévisible. Car le Parti communiste fut lâché par ses troupes.

Dans le premier numéro de notre revue «LA RUE», j'écrivais:

«Il (le prolétariat) croit d'ailleurs à une évolution continue de sa condition, assurée par le développement des techniques et il craint en même temps qu'un incident freine ou détruise cette évolution continue. Il est pour l'immobilisme, excepté dans le domaine de la science, de la technique, car cet immobilisme économique, politique et social lui garantit le développement harmonieux de ce jouet technique dont il attend tout. Parfois il grogne lorsque le partage des bénéfices est trop lent ou trop injuste. Mais il élève le ton juste ce qu'il faut pour accélérer le rythme sans pour cela risquer d'en briser le cours. Il est résolument réformiste dans le cadre d'une société dont seul l'accélération lui garantit le bien-être».

Eh bien, la grève générale avec occupation d'usine a exactement revêtu ce caractère que je décrivais. Les ouvriers ont vu dans l'embarras où les étudiants avaient placé le gouvernement, le moyen «d'accélérer le cours», mais lorsqu'ils ont cru que le soubresaut révolutionnaire pouvait «en briser la cadence», ils ont d'abord freiné, puis ils ont au cours des élections renversé la vapeur.

Même s'il a sauvé l'essentiel, c'est-à-dire les aléas d'un affrontement révolutionnaire, le Parti communiste est matériellement comme psychologiquement le grand perdant du printemps de mai. Il a perdu l'initiative. Les étudiants l'ont repoussé vers le centre de l'échiquier politique. Plus que jamais il est condamné à l'isolement ou à une alliance avec le reste de la gauche, ou il sera toujours que le second, celle-ci conservant la possibilité, en cas de victoire électorale de leur cartel, de pratiquer le chantage à l'alliance avec le Centre. Ferniaux, à la télévision, avait raison lorsqu'il disait au représentant communiste: «vous n'êtes plus des révolutionnaires, vous n'êtes pas encore des réformistes, en réalité vous ne savez pas ce que vous êtes».

Au cours de ces deux journées de carence gouvernementale où s'amorça ce virage qui a profondément transformé les rapports des clans au sein de la société moderne, le Parti communiste est devenu un parti comme les autres qui a son avenir révolutionnaire derrière lui. Lorsqu'il en prendra conscience, une autre voie s'ouvrira pour lui, celle du parlementarisme et celle du réformisme ouvrier.

LES DUETTISTES

Ce qu'il a manqué aux étudiants et aux ouvriers révolutionnaires c'est naturellement un prolétariat classique avec ses organisations ouvrières toujours un peu lentes à se mettre en route, mais dont le poids parachève les succès remportés par les avants-gardes. C'est la nature même de la société actuelle, la composition de ces organisations, le caractère des notables qui les dirigent qui rendaient sinon improbable tout au moins difficile cette adhésion globale des salariés à l'esprit de Nanterre. C'est le caractère hétéroclite de ces salariés qui ne constitue plus une classe qui rendait impossible la jonction des étudiants et des ouvriers. Les étudiants furent constamment isolés et l'apport ouvrier ne dépassa jamais les faibles possibilités des minorités révolutionnaires auxquelles s'ajouta quelques aventuriers de la politique ou du syndicalisme en mal de publicité. En face d'eux, les étudiants se trouvèrent unis pour sauvegarder le patrimoine commun quitte à se le disputer plus tard, la gauche comme la droite, c'est-à-dire la société qui est représentée par ces deux options qui en alternance assurent la pérennité d'une économie de classe. Ce que n'ont pas compris les étudiants révolutionnaires lorsqu'ils lançaient des appels à la CGT ou aux autres organisations syndicales, lorsqu'ils essayaient de forcer les grilles des usines, c'est que le schéma marxiste d'une classe ouvrière unie par son intérêt de salarié était dépassé et que justement ce qui était un ferment révolutionnaire c'était ce que les étudiants apportaient et qui relevait de la métaphysique et que justement ce qu'ils apportaient, les travailleurs conditionnés par les partis marxistes n'étaient pas aptes à le comprendre. Bien sûr, les mots de classe, de révolution conservaient une résonance à laquelle les étudiants en général et les anarchistes de Nanterre en particulier se laissaient prendre. Le salariat autrefois frontière entre les classes s'était laissé intégrer et la société économique moderne posait pour lui un problème qui avait cessé d'être un problème de classe pour devenir un problème de partage des bénéfices entre les clans qui la composait et auxquels il s'était intégré.

Et le dialogue entre les étudiants et les ouvriers fut un dialogue de sourds, en dehors de quelques cas

d'espèces. Aux idées forces, l'autogestion, la suppression des classes, l'égalité économique, le refus de l'autorité de l'État, la gauche comme la droite répondaient par des formules communes, patrie, autorité, ordre, hiérarchie sociale et politique et finalement élection. Et si nous faisons l'expérience de comparer les uns aux autres les discours électoraux, nous nous apercevrons qu'il suffit de leur retirer tout ce qui concerne leurs oppositions de clans pour constater qu'ils étaient construits sur un fond identique, économique et moral.

Mais il appartenait aux deux RA. de nous le faire savoir sans équivoque. René Andrieux, Raymond Aron! Les deux faces de la même médaille que le système économique confère aux enfants sages que les écoles forment pour gérer avec des méthodes nouvelles déterminées par la conjoncture, l'héritage millénaire d'une société où le plus grand nombre continue à être exploité sous une forme ou sous une autre par une simplicité de «seigneurs».

Aron est indigné, la jeunesse des écoles se méfait de briser une évolution économique et sociale qu'il avait si savamment décrite dans ses ouvrages sur la société industrielle. Crime de lèse-majesté! Andrieux explose devant une jeunesse insolente qui démolit le savant travail électoral qui devait amener le parti communiste à la gestion de cette société industrielle. Hérésie inexpiable! D'ailleurs l'un et l'autre sont d'accord sur le fond. Il ne s'agit là que d'un contre-temps fâcheux, mais les étudiants renvoyés à leurs manuels classiques, les choses vont reprendre leur cours historique. Après un temps d'arrêt inévitable dû à ce tumulte insolite et impardonnable, dit Arron, le développement inéluctable de l'économie capitaliste reprendra son cours pour le plus grand bien des populations laborieuses et pour la justification des théories géniales de Aron. Les étudiants et les ouvriers se reprendront, déclare Andrieux. L'histoire, Marx, Lénine, le Parti et Andrieux lui-même l'ont dit et par conséquent seul les groupuscules, les trotskistes traîtres, les anarchistes petits bourgeois, en un mot tous les gauchistes peuvent prétendre le contraire. Puis le Parti communiste français reprendra sa marche majestueuse en compagnie des grands républicains de progrès du type Mitlerand vers le socialisme qui, comme on le sait et on le voit dans le monde, assurera aux travailleurs, la paix et la liberté.

Bien sûr, l'un comme l'autre des duettistes pense, que l'échec de la révolution de mai, la servilité des masses, jouera en faveur de son clan.

Querelles de famille, qui n'éclateront qu'au moment du partage et une fois le danger révolutionnaire écarté. Et c'est peut-être la leçon la plus importante à tirer des événements de mai, et qui recoupe d'ailleurs la situation internationale, les deux blocs qui s'opposent à l'échelon internationale comme à l'intérieur des pays qui ont conservé une certaine liberté politique, sont décidés à toutes les alliances les plus contre nature pour éliminer les mouvements ouvriers ou intellectuels qui ont conservé un caractère révolutionnaire.

CE QU'IL RESTERA DE LA RÉVOLUTION DE MAI

Le moment est venu, tout romantisme cessant, de tirer quelques conclusions de ce mouvement intellectuel et social qui au printemps a submergé le pays, disloqué son encadrement traditionnel et relancé sur des bases nouvelles un mouvement révolutionnaire qui s'enlisait dans les routines doctrinales et parlementaires.

Dans le domaine de l'esprit, le bilan est positif. Dans le domaine de la politique sociale, il le sera peut-être à temps et de façon différente, cela dépendra d'ailleurs de l'aptitude du mouvement syndicaliste révolutionnaire à en tirer les conséquences logiques. Avant même d'en apprécier le résultat pratique, on peut dire que l'occupation des usines fut un maillon solide entre les luttes d'hier et de demain et que cette occupation a rempli un vide entre des phases différentes de l'histoire des luttes ouvrières. Elle s'est inscrite en faux contre les facilités que leur proposent les organisations syndicales et auxquelles les ouvriers se laissent trop facilement aller. Elle a démontré qu'elle était une arme, pas encore émoussée, pour conclure les discussions paritaires qui s'enlisent dans le verbalisme. L'occupation reste une menace efficace contre les économies modernes que leur complexité rend fragile, contre le patronat soucieux de l'équilibre de son budget, contre l'État sensible à l'opinion publique. Son retour sur le devant de la scène sociale l'a fait échapper à l'enlissement de l'histoire. Par elle-même et en dehors des résultats quelle a apporté aux travailleurs, la grève générale avec occupation des usines a été un avertissement et une assurance de la permanence de l'esprit révolutionnaire.

D'autre part, l'occupation a révélé des forces jeunes disponibles, neuves, pas encore inféodées aux hommes politiques comme aux grands courants syndicaux classiques qui maintiennent le mouvement ou-

vrier dans la prudence, le raisonnable, la stagnation. En un sens, elle a mis en garde contre la tentation à l'intégration gaulliste, sous couvert de participation. Et on peut penser que comme tout le laisse à prévoir après un baroud d'honneur destiné à sauver la face, les organisations syndicales se laissent faire violence et acceptent la participation, dans les organismes politiques les couches nouvelles que viennent de révéler des grèves avec occupations peuvent être les éléments de la reconstruction d'un mouvement ouvrier, aidé d'ailleurs par les minorités syndicales que les événements ont fait sortir d'un ghetto où les tenaient les bureaucraties. Enfin, on peut ajouter que même si ils ne sont pas négligeables, les avantages matériels, comme les nouvelles structures de la section syndicale dans l'entreprise ne seront payantes que si les événements conduisent à un renouveau de l'activité des ouvriers dans l'action syndicale.

Mais quel que soit l'importance des grèves avec occupation d'usine, c'est autre part qu'il faut chercher l'apport considérable de la révolte du printemps, la lutte des étudiants a déchiré le voile, et toutes les classes de la société ont pu mesurer la persistance de l'esprit socialiste et libertaire qu'un soubresaut juvénile a suffi de débarrasser des scories dont les partis l'avait surchargé. Et même si cette prise de conscience de la permanence de l'esprit révolutionnaire est une arme à double tranchant, en ce sens qu'elle a attiré l'attention de la bourgeoisie et du communiste décidé à reprendre contre elle une lutte sans merci. Sous la pression des circonstances, la presse, la radio, la télévision se sont vues contraintes à remettre dans le circuit, à discuter des formules que l'information de toutes tendances avait enterrées depuis cinquante ans, et il n'est pas exagéré de dire que c'est la pensée libertaire qui a été la grande bénéficiaire à ce renouveau, comme il serait vain de nier le service immense que les étudiants de Nanterre ont rendu à notre mouvement anarchiste et au mouvement ouvrier révolutionnaire dans son entier, et c'est l'acquit le plus merveilleux comme le plus inattendu que nous pouvons tirer des événements du mois de mai.

Il est quelques autres aspects qui ne doivent pas être négligés mais au contraire réfléchis si on veut construire des formes de luttes qui correspondent aux structures policières ou de propagandes d'un État moderne.

Nous sommes contre la tribune me disait Cohn-Bondit au Congrès Internationale de Carrare: il est vrai qu'il la disait du haut d'une tribune mais qu'importe! Ce qui fut l'originalité du mouvement étudiant fut justement de substituer le dialogue au discours. Dialogue dans la rue, dialogue dans les facultés, dialogue à la porte des usines. Ce fut une initiative du groupe du 22 mars appliquée, reconnaissons avec des succès divers? Les groupes formés autour de deux ou trois jeunes gens au coin d'une rue et qui parfois rassemblaient une centaine de passants étaient pittoresques. Ceux constitués entre ouvriers et jeunes à la porte des usinées bouclées par l'appareil syndical, étaient dramatiques et c'est peut être dans les amphithéâtres que le méthode a obtenu le plus de succès positifs. Je veux dire tout de suite que je ne suis pas convaincu de l'efficacité de ces dialogues et je vais dire pourquoi

Dans ces discussions où la vivacité de l'esprit et l'information compte plus que la réflexion, il s'agit moins de s'imprégner des arguments qu'avance le contradicteur pour asseoir un jugement, que de faire flèche de tout bois afin de persuader l'auditoire qui compte les coups comme au théâtre, que l'on a eu le dernier mot, c'est-à-dire raison. Lorsque ce genre de discussions s'étend à l'auditoire on assiste alors à des dialogues par enchaînement où le sujet initial est rapidement oublié en faveur de l'argument péremptoire définitif et irréfutable. Je persiste à croire qu'aucune réunion par elle-même n'apporte de certitude et que les arguments échangés ne sont enrichissants que s'ils sont réexaminés dans le silence et la tranquillité. Je pense que l'information doit être nourrie par le discours et passée ensuite au crible de la réflexion. Seul d'ailleurs la réflexion peut permettre de saisir le problème en entier, alors que le dialogue, par enchaînement, embraye toujours sur les derniers propos échangés, oubliant l'essentiel et conduisant vers un verbalisme incohérent et il suffit d'avoir suivi quelques-uns de ces dialogues aux carrefours des rues pour conserver des doutes sur son efficacité. De toute façon, le discours ne doit pas convaincre mais apporter des éléments de jugement pour les problèmes à envisager tête à tête avec soi même.

Ce qui a frappé l'imagination des foules pendant ces journées de mai, c'est la barricade, et, à son début, la barricade a fait beaucoup pour la popularité des manifestations estudiantines. La barricade appartient au folklore national et toutes les classes de la société française y ont eu recours au cours de son histoire. La barricade c'est la lutte contre le pouvoir royal, c'est la révolution française, c'est le socialisme utopique. Et il a fallu que le bourgeois voit brûler ses propres voitures sur les barricades pour que l'événement perde la saveur d'un film à la télévision. Il faut cependant reconnaître que la barricade a pour les étudiants un caractère différent de celui que lui confère l'histoire et qui est une forteresse faite de bric et de broc et derrière laquelle les personnages du père Hugo se font tuer avec noblesse.

Contrairement à ce que peuvent penser des gens non *avertis, la révolte des étudiants ne fut fortuite mais l'aboutissement d'une évolution chez les jeunes qui remonte à quelques années. Les poussées de fièvre au quartier des écoles sont périodes, je pourrais même dire si je voulais sourire, qu'elles prennent un caractère cyclique. Nous avons connu à la Libération l'explosion existentialiste, nous avons vu après le mondialisme avec Garry Davis, puis ce fut la révolte contre la guerre d'Algérie.

Bien sûr, ces mouvements ne sont pas comparables au tumulte de mai, mais ils furent déjà une cristallisation des refus de la jeunesse en dehors et contre les grands courants organisés. C'est la guerre d'Algérie qui donna naissance à ces mouvements pacifistes de la jeunesse qui vit la non-violence se répandre. Rappelons-nous ces flics traînant les étudiants assis ou couchés sur le trottoir. L'aboutissement de ce refus fut le mouvement provos et à la non-violence succéda, la provocation envers les institutions, les partis consacrés et même les flics. Dans la barricade des étudiants de mai, il y a un peu de tout cela auquel s'ajoute la violence. Le combat dans le Saint-Michel fut un espèce de cocktail où se mêlait la manifestation pacifiste, la provocation de la police derrière des barricades que l'on défendait juste ce qu'il fallait pour créer le désordre et enfin la violence qui clôturait des fins de nuits agitées, énervantes, avec un peu ce caractère désespéré des barrouds d'honneur.

Devant le formidable appareil policier, tenu en main par le gouvernement sensible au scandale de jeunes gens matraqués par ses flics, cette forme de lutte fut-elle efficace? Oui, sans doute s'il s'agissait de réveiller l'opinion publique.

Et c'est là que se pose le problème essentiel de ce mouvement. La situation était-elle révolutionnaire? Aron comme Andrieux ont répondu non et ils ont raison. Elle ne l'était pas plus que le 13 juillet 1789, où qu'à la promulgation des ordonnances sur la presse à la veille de la révolution de 48. Aucune période est révolutionnaire en elle-même, mais certains de ces périodes peuvent permettre de créer une situation révolutionnaire.

Et si on put dire qu'au mois de mai la situation n'était pas révolutionnaire, elle permettait de créer une situation révolutionnaire pour peu que les partis qui se réclament de la révolution aient fait le nécessaire pour cela. C'est l'agitation par elle-même et elle se développe de façon continue et progressive qui rend une situation révolutionnaire et cette agitation les étudiants l'avaient lancée. Les restes ne dépendaient plus d'eux mais du relais que pouvait prendre le mouvement ouvrier pour relancer plus loin l'action. Et les communistes savent bien que c'est Blanqui qui a raison et que prendre le relais de l'agitation au quartier Latin s'était engagé le pays dans une voie irréversible dans un enchaînement que seul l'épreuve de force aurait pu conclure dans un sens ou dans l'autre. Lorsqu'Andrieux nous dit que la situation n'était pas révolutionnaire, il veut nous faire croire que la réussite d'une révolution dépend d'une situation de fait auquel son parti se contenterait de mettre simplement un point final. C'est à la fois ridicule car une telle théorie ferme toutes les avenues révolutionnaires et odieux car elle permet de laisser écraser un mouvement révolutionnaire concurrent. Non, la situation n'était pas révolutionnaire, mais toutes les conditions étaient remplies pour qu'elle le devînt. Il n'a manqué pour cela qu'un parti révolutionnaire susceptible de prendre le relais de la lutte engagée au quartier Latin.

Et c'est justement ce mouvement révolutionnaire qu'il nous faut construire et que les anarchistes de Nanterre ont refusé. Entre le spontanéisme, la révolution dans la joie et dans l'amour et le professionnalisme politique, il y a la place pour un mouvement axé sur l'organisation cautionnée par la raison.

Ce que n'ont pas compris les étudiants c'est que la grande fête révolutionnaire ne pouvait pas être un début plein de flamme mais l'aboutissement de longs, multiples et patients efforts, dont aucun en eux-mêmes ne sont glorieux, exaltant, susceptibles de passer à la une des journaux avant de s'introduire dans l'histoire, mais dont la somme constitue la véritable force révolutionnaire de tous les opprimés.

Mais la plus grande leçon que l'on puisse tirer de ces journées exaltantes c'est la permanence de la pensée et de l'espoir révolutionnaire dans le cœur de l'homme. Les étudiants ont fait la preuve que rien n'était définitivement enterré sous le flot des objets que la société de consommation offre à la cupidité des hommes. Et c'est le plus beau des cadeaux que la jeunesse d'aujourd'hui fait à la jeunesse de demain. Un cadeau qui s'appelle «ESPOIR»!

Maurice JOYEUX.